

Sur Ezéchiel 37,12-14

Du fait même que le rétablissement de l'État d'Israël est représenté par ces os qui retrouvent corps et âmes, il est prouvé que cela arrivera aussi aux os. Car, nulle interprétation figurée ne saurait être imaginée à partir des os, si la même chose ne devait pas arriver aux os. Car, même si une représentation de la vérité se trouve dans l'image, l'image elle-même existe dans sa vérité propre : il est nécessaire qu'existe d'abord en soi ce qui doit être reproduit autre part. Une comparaison ne saurait reposer sur le vide, une parabole ne saurait être tirée de rien. Aussi conviendra-t-il de croire que les os au sens propre retrouvent et la chair et le souffle, conformément au texte littéral, de façon à pouvoir signifier le rétablissement de l'État juif, conformément à l'interprétation figurée ... Ce qui était prédit, c'était la résurrection des morts ; mais puisqu'Israël, dans son incrédulité défiante, en était scandalisé et, considérant la dégradation du tombeau, désespérait de la résurrection ou, plus exactement, détournait son attention de cette question et ne s'intéressait qu'à ses propres malheurs, pour cette raison, Dieu commença par préparer le Prophète – qui était lui-même dans le doute sur ce point – à prêcher avec fermeté en lui révélant l'économie de la résurrection, et il ordonna au peuple de croire ce qu'il avait révélé au Prophète, disant que les os promis à la résurrection, c'étaient eux, qui ne croyaient pas à cette résurrection.

Tertullien, La résurrection des morts, 30, 4.-6,9.

Il faut considérer aussi dans le sommeil d'Adam et la création d'Ève la révélation figurée du mystère caché qui avait pour objet le Christ et l'Église ; cette révélation nous offre en effet des motifs de croire à la résurrection des corps en même temps que sa figure. De fait, dans la création de la femme, ce n'est plus du limon qui est pris, la terre n'est plus modelée pour prendre la forme d'un corps, le souffle de Dieu ne transforme plus la matière inanimée en une âme vivante ; mais la chair croît sur l'os, la perfection du corps est donnée à la chair et la force de l'esprit s'ajoute à la perfection du corps. Cette ordonnance de la résurrection, Dieu l'a annoncée par Ézéchiel (37), enseignant à propos des réalités à venir ce que peut sa puissance. Tout en effet y concourt : la chair est là, l'esprit vole, aucune de ses œuvres n'est perdue pour Dieu qui, pour l'animation du corps humain qui est son œuvre a trouvé présentes ces choses qui n'étaient pas. Or, d'après l'Apôtres c'est un « *dessein caché en Dieu depuis l'origine des siècles* » que « les Gentils soient cohéritiers et membres du même corps et participants de sa promesse dans le Christ », « *qui a la puissance, d'après le même Apôtre, de réformer le corps de notre humilité à la ressemblance du corps de sa gloire* ». Ainsi donc, après le sommeil de sa Passion, l'Adam céleste, au réveil de sa Résurrection, reconnaît dans l'Église son os, sa chair non plus créés du limon et prenant vie sous le souffle, mais croissant sur l'os et, de corps fait corps, atteignant sa perfection sous le vol de l'esprit. Ceux en effet qui sont dans le Christ ressusciteront selon le Christ en qui dès maintenant est consommée la résurrection de toute la chair, parce que lui-même naît en notre chair avec la puissance de Dieu en laquelle son Père l'a engendré avant les siècles. Et puisque le Juif et le Grec, le barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre, l'homme et la femme, tous sont une seule chose dans le Christ, étant donné que la chair est reconnue comme issue de la chair, que l'Église est le Corps du Christ et que le Mystère qui est en Adam et Ève est une prophétie concernant le Christ et l'Église, tout ce qui a été préparé par le Christ à l'Église pour la consommation des temps a déjà été accompli en Adam et Ève au commencement du siècle présent.

Hilaire de Poitiers, Traité des Mystères.

Sur Romains 8,8-11

1. « *Bienheureux et saint, celui qui a part à la résurrection première.* » (Ap 20,6). « *Je suis, s'écrie Jésus, la résurrection et la vie.* » (Jn 11,25). C'est lui donc qui est la première résurrection, il est

aussi la seconde. Car le Christ, qui est les prémices de ceux qui dorment dans le tombeau, a opéré pour nous, par le mystère de sa résurrection, notre première résurrection, et il opérera la seconde par le modèle de cette même résurrection. La première, c'est celle des âmes, lorsqu'il les établit dans une vie nouvelle : la seconde sera celle des corps, lorsqu'il transformera le corps de notre humilité, et le rendra conforme au corps de sa gloire (Phil 3,21). C'est donc avec raison que Jésus Christ se proclame la résurrection et la vie, puisque c'est par lui et en lui que nous ressuscitons pour vivre selon lui et en lui : maintenant selon lui, dans la sainteté et la justice, et, plus tard, en lui, dans la béatitude et la gloire. Or, comme la première résurrection de notre chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ, est la cause de l'augmentation de la seconde, qui sera celle de tout le corps, de même, en chacun de nous, la première résurrection, par laquelle l'âme revit en sortant du péché, est l'augmentation de la seconde résurrection, par laquelle le corps sera délivré, non-seulement de la corruption de la mort, mais encore de tout principe corruptible de mortalité. Que l'une soit la marque et la cause de l'autre, l'Apôtre nous le montre évidemment, à l'endroit où il dit : « *Si l'esprit de Jésus, qui l'a ressuscité des morts, habite en vous, il vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son esprit qui réside en vous* » (Rm 8,11).

Bernard de Clervaux, 2<sup>ème</sup> Sermon pour la Résurrection du Seigneur, 1.

### Sur Jean 11,1-45

On pourra commencer par consulter la Chaîne d'Or :

[http://eschatologie.free.fr/bibliotheque/saint\\_thomas\\_d\\_aquin/catena\\_aurea/evangile\\_selon\\_saint\\_jean/chapitre\\_11\\_versets\\_1\\_a\\_5.html](http://eschatologie.free.fr/bibliotheque/saint_thomas_d_aquin/catena_aurea/evangile_selon_saint_jean/chapitre_11_versets_1_a_5.html) - et suite.

52. ... En effet, quand le froment a été semé et dissous dans la terre, ce n'est pas de l'orge qui en sort, mais un grain de forme, d'espèce et de nature semblables à celui qui a été semé. Enfin d'où vient-il, s'il n'est pas le même ? La corruption du grain c'est lui-même, puisqu'il renaît de lui-même.

Toutefois l'Apôtre ne déclare-t-il pas comment ce corps qui est semé ne sera pas celui que l'on recueillera un jour, quand il dit : « *Mais le grain seulement, par exemple, du blé ou de quelque semence. Et Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît.* » (1 Cor 15,37-38) ? C'est sans doute à ce grain que l'on sème seulement, selon l'Apôtre. Sans doute, dis-tu. Donc ce grain auquel Dieu donne un corps ne périt pas. Mais comment ne périt-il pas, s'il n'est plus ? S'il ne se relève pas ? S'il ne se relève pas le même ? S'il ne se relève pas, il périt ; s'il périt, il ne peut recevoir de Dieu un corps. Cependant, il est certain de toute manière qu'il ne périt pas. Pourquoi donc Dieu lui donnera-t-il un corps tel qu'il lui plaît, lorsqu'il a déjà en propre un corps nu, sinon pour qu'il ressuscite n'étant plus nu ? Ainsi ce qui s'élève sur le corps du grain y est ajouté ; le corps du grain n'est pas anéanti par ce qui s'y ajoute, il est simplement augmenté. En effet, on sème seulement le grain sans le vêtement de son enveloppe, sans le soutien de son épi, sans la protection de ses barbes, sans la grâce de sa lige ; mais il se relève avec une abondance pleine d'usage, dans une forme solide, disposé avec ordre, défendu par sa parure et enveloppé de toutes parts. Voilà tout ce qui compose cet autre corps que Dieu lui donnera, par une transformation qui, au lieu de l'anéantir, l'accroît. A chaque semence Dieu assigna son corps, non pas son corps dans le sens de son premier corps, mais afin que ce corps qu'elle reçoit de Dieu en dehors de celui-là devienne le sien.

Attache-toi à cet exemple et garde-le comme une image de ce qui se passe dans la chair, en croyant que la même chair qui a été semée germera de nouveau, la même, quoique plus parfaite, semblable, quoique sous une autre forme ; car elle recevra de Dieu la vigueur et l'ornement dont il lui plaira de la revêtir suivant ses mérites. Sans doute, c'est ce qu'il a voulu marquer quand il dit : « *Toute chair n'est pas la même chair* » (1 Cor 15,39), non pas qu'il nie la communauté de la substance, mais l'égalité de la prérogative, assignant au corps une différence de gloire et non de nature. Voilà pourquoi encore il ajoute dans un sens figuré des exemples

d'animaux et d'éléments : « *Autre est la chair de l'homme* » (id.) c'est-à-dire d'un serviteur de Dieu qui est l'homme véritable ; « *autre la chair de l'animal* » (id), c'est-à-dire du païen dont le prophète a dit : « *L'homme s'est rendu semblable à la brute dépourvue de raison* » ; autre la chair des oiseaux, c'est-à-dire des martyrs, qui prennent un vol plus élevé ; « *autre la chair des poissons* », c'est-à-dire de ceux auxquels suffit l'eau du baptême. De même il emprunte ses preuves aux corps célestes : « *Autre est la beauté des corps célestes* », c'est-à-dire de Jésus-Christ ; « *autre la beauté de la lune* », c'est-à-dire de l'Église ; « *autre celle des étoiles* », c'est-à-dire de la postérité d'Abraham. « En effet, parmi les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre ; il y a des corps terrestres et des corps célestes » c'est-à-dire le juif et le chrétien. Si ce langage n'est pas figuré, c'est avec peu de sagesse qu'il a opposé aux corps des hommes les bêtes de somme, les chiens et « les corps célestes » qui ne peuvent pas plus se comparer sous le rapport de la nature que par l'espérance de la résurrection.

Enfin, après avoir montré par les figures la distinction de la gloire, mais non de la substance, « *il en va de même de la résurrection des morts* » dit-il. Comment cela ? Il n'établit la différence sur aucun autre point que sur la gloire. Car attribuant une seconde fois la résurrection à la même substance et revenant sur la comparaison du froment : « *Le corps est semé dans la corruption, il ressuscitera incorruptible ; il est semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire ; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel.* » Assurément, ce qui ressuscite, c'est ce qui est semé ; ce qui a été semé, c'est ce qui se dissout dans la terre ; ce qui se dissout dans la terre, c'est cette chair que Dieu a brisée par son jugement : « *tu es terre, et tu retourneras dans la terre* » (Gn 3,19), parce qu'elle avait été tirée de la terre. De là vient que l'Apôtre dit qu'elle est semée quand on la rend à la terre, parce que la terre est un lieu de dépôt pour les semences enfouies dans son sein et redemandées à son sein. Voilà pourquoi l'Apôtre confirme de nouveau celle vérité, en ajoutant : « *Ainsi est-il écrit* » (1 Cor 15,45), de peur qu'on ne pense qu'être semé soit autre chose que « *tu retourneras dans la terre dont tu as été formé* », et que ce qui est en terre soit autre chose que la chair ; car ainsi est-il écrit.

53. Quelques-uns veulent que ce corps animal soit l'âme, pour enlever à la chair l'honneur de la résurrection. Mais, comme il est constant et arrêté que le même corps qui ressuscitera, c'est celui qui aura été semé, il suffira d'en appeler contre eux à l'expérience. Ou bien, qu'ils montrent que l'âme est semée après la mort, c'est-à-dire qu'elle meure, c'est-à-dire encore qu'elle soit brisée, disséminée, anéantie, décret que Dieu n'a pas porté contre elle. Qu'ils nous mettent sous les yeux sa corruption, son ignominie, sa faiblesse, pour qu'elle ait à ressusciter dans l'incorruptibilité, dans la gloire et dans la force. En Lazare, au contraire, principal exemple de la résurrection, c'est la chair qui a été abattue dans sa faiblesse, la chair qui a presque éprouvé la pourriture comme une marque de honte, la chair qui a exhalé l'odeur de la putréfaction. Et pourtant c'est Lazare qui est ressuscité dans sa chair, avec son âme sans doute, mais avec son âme incorruptible, que personne n'avait enchaînée sous des bandelettes de lin, que personne n'avait déposée dans le sépulcre, que personne n'avait sentie exhalant déjà une odeur de cadavre, que personne n'avait vue semée pendant quatre jours. Cet état, cette fin toute entière de Lazare, la chair de chaque homme l'éprouve encore aujourd'hui ; l'âme au contraire, jamais. Ce qu'a écrit la plume de l'Apôtre, ce dont il est certain qu'il a parlé, ce sera donc « *le corps animal, lorsqu'il est semé, spirituel, lorsqu'il ressuscite.* » (1 Cor 15,44).

#### Tertullien, la résurrection des morts,

3. *Lazare est mort, et je m'en réjouis à cause de vous* (v. 14-15). Si Notre-Seigneur se réjouissait, pourquoi pleura-t-il quand il arriva à Béthanie ? Vois combien ses proches étaient éloignés de lui. Et de même que l'homme dans lequel toutes les facultés sont en puissance, suscite chacune d'elles lorsqu'il le veut, Notre-Seigneur suscita, tantôt l'appétit de la nourriture (Mt 4,2), tantôt les larmes pour un ami. Tous les médecins s'épuisent pour leur malade avant qu'il ne meure ; mais le médecin de Lazare attendait la mort de celui-ci pour montrer sa victoire sur la mort. Il se réjouit lorsqu'il sut, et « *il pleura* » quand il vint. Il révéla qu'il était mort avant même de

venir, et, lorsqu'il fut venu, il demanda : « *Où l'avez-vous posé ?* » Ô que tes jugements sont habiles, Seigneur, parce que de loin tu as révélé à tes disciples la mort de Lazare, et que tu as demandé où était son sépulcre à ceux qui cherchaient occasion contre toi, pour leur faire admirer ton miracle après qu'ils auraient trouvé à redire à ta question. « *Il pleura* » encore, celui qui, en ressuscitant ce mort, a dit que sont morts des gens qui semblent vivants ; il a dit là de graves paroles, auxquelles il donna l'appui des œuvres, pour qu'on crût qu'il avait vraiment pris l'homme en charge. C'est pourquoi « *il pleura* » ; il manifesta la foi de Marie et de Marthe ; en effet, elles l'adorèrent et le confessèrent devant les autres. Or « *ils avaient décidé de rejeter celui qui le confesserait* » (Jn 9,22).

4. *Si tu avais été ici, mon Seigneur.* Elles l'avaient fait avertir, et il n'avait pas voulu venir ; elles surent donc que la volonté de Notre-Seigneur avait été que mourût Lazare, puisqu'il n'était pas venu et n'avait envoyé personne pour le guérir. Pourquoi cette parole : « *Si tu avais été ici* », au lieu de : « *Si tu le veux, écoute ceci.* » Parce qu'elles avaient entendu les disciples raconter que, pendant son sommeil, les eaux s'étaient agitées (Mt 8,23-27), et qu'en son absence les flots s'étaient emportés (Mt 14,22-33), les sœurs de Lazare parlèrent un langage humain. Quand la lumière est là, les ténèbres n'entrent pas, et quand la vie est là, la mort n'ose pas entrer. Il *pleura*, pour montrer que Lazare était mort et pour donner à ses ennemis l'occasion de dire : « *N'a-t-il pas ouvert les yeux d'un aveugle ?* » En cherchant à lui faire obstacle, ils le confessèrent malgré eux. « *Ô toi qui ressuscitas Lazare, ressuscite-toi toi-même !* » Par cette parole, ils confessèrent ce qu'ils avaient nié.

5. *Mon Seigneur, il sent !* Si tu t'étais assise aux pieds du Seigneur, comme Marie (Lc 10,39), tu l'aurais entendu dire que tout lui était facile. « *Je suis la résurrection ; quiconque croit en moi, vit, même s'il est mort* » ; ceci est clair. « *Et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas éternellement* » ; il ne demeure pas éternellement dans la mort, car il est ressuscité et la main de la mort ne le domine pas éternellement. Il y en a qui rapportent ceci à la fin du monde, disant que ceux que l'avènement de Notre-Seigneur surprendra ne mourront pas, comme le dit l'Écriture : « *Ceux qui demeureront pour son avènement ne mourront pas* » (1 Th 4,15 ; 1 Cor 15,51).

6. *Notre-Seigneur pleura* Lazare, comme pour montrer qu'il ne pouvait pas le ressusciter et, comme ils pensaient ainsi, il les laissa produire publiquement leur moquerie cachée : « *N'aurait-il pas pu faire que Lazare ne mourût pas ?* » (v. 37). Tu vas peut-être objecter qu'ils n'ont pas dit : « *Ne peut-il donc pas le ressusciter ?* » Cependant, ils ont dit quelque chose qui combattait sa divinité : s'il pleure tellement, il montre bien qu'il n'a pas voulu la mort de Lazare. Donc, sa puissance ne l'emportait pas sur la mort comme celle de Dieu, pour empêcher la mort de le dominer. Mais alors même qu'ils montraient leur raillerie, il fit éclater sa divinité. On peut rapprocher le fait qu'« *il fut troublé* » d'autres passages : « *Jusqu'à quand serai-je auprès de vous et vous supporterai-je ?* » (Lc 9,41). Et encore : « *Cette génération me pèse* » (Ps 95,10). « *Ils m'ont mis à l'épreuve dix fois, mais ceux-ci vingt fois* » (Nbr 14,22).

7. Il alla pour sortir le mort du sépulcre et il interrogea : « *Où l'avez-vous déposé ?* » Et les larmes venaient aux yeux de Notre-Seigneur. Ses larmes furent comme la pluie, et Lazare comme le grain, et le sépulcre comme la terre. Il cria d'une voix de tonnerre et la mort trembla à sa voix ; Lazare s'élança comme le grain, il sortit et adora le Seigneur qui l'avait ressuscité. Jésus convoquait ses miracles aussi bien qu'il était convoqué pour eux ; il alla, en effet, à la rencontre de l'aveugle de naissance (Jn 9,1). « *Et il demeura deux jours* » (v. 6), jusqu'à la mort de Lazare ; mais il rendit la vie à Lazare et mourut à sa place. Car, lorsqu'il l'eut tiré du sépulcre et eut pris place à sa table, il fut lui-même enseveli par le symbole de l'huile que Marie « *répandit sur sa tête* » (Mt 26,6-7 ; Jn 12,1-3). Ici, la mort et l'avarice subirent l'opprobre ; la force de la mort depuis quatre jours subit l'opprobre, parce que Notre-Seigneur rappela un cadavre à la vie pour que la mort sût qu'il était aisé au Seigneur de la vaincre le troisième jour. Elle est véridique la promesse de cette bouche qui cria et fit sortir celui qui était mort depuis quatre jours, cette promesse qui disait qu'il se ressusciterait lui-même le troisième jour. L'avarice aussi subit l'opprobre, cette avarice par laquelle Judas tendit un piège au Seigneur et le vendit pour

trente pièces d'argent (Mt 26,15). L'avarice fut confondue, parce que le souci de livrer le Seigneur n'était pas dû, chez Judas, au fait que le Seigneur s'était présenté comme Dieu, pas plus que ce n'était pour les pauvres qu'il était préoccupé de vendre le parfum (Jn 12,5-6).

8. Le Seigneur vint donc à Béthanie, il ressuscita son ami, et s'ensevelit lui-même sous le symbole du parfum (Mt 26,12). Il réjouit Marie et Marthe, et frappa d'opprobre l'enfer et l'avarice, celui-là parce qu'il ne le retiendra pas pour toujours, et celle-ci parce qu'elle ne l'a pas vendu pour toujours. Il avait dit : « *Le troisième jour, je ressusciterai* » (Mt 17,23 ; 20,19 ; 27,63) ; chaque fois qu'on leur dira incroyable un tel miracle, qu'ils regardent celui qui fut ressuscité le quatrième jour. Il dit une chose très difficile et en fit une plus difficile encore, afin que, par ce qu'il avait fait pour Lazare, on crût ce qu'il disait de lui-même.

9. *Approchez-vous et enlevez la pierre.* Quoi donc, celui qui a ressuscité un mort et lui a rendu la vie, n'aurait-il pas pu ouvrir le sépulcre et renverser la pierre ? Lui qui disait à ses disciples : « *Si vous avez la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Déplace-toi, et elle se déplacera sous vos regards* » (Mt 17,20), n'aurait-il pas pu, par un mot, déplacer la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ? Il aurait pu aussi enlever la pierre par sa parole, lui dont la voix, alors qu'il était suspendu à la croix, fendit les pierres et les sépulcres (Mt 27,51-52). Mais, parce qu'il était l'ami de Lazare, il dit : Ouvrez, que l'odeur de la pourriture vous frappe au visage, et *déliiez-le*, vous qui l'avez enveloppé, pour que vous reconnaissiez bien l'œuvre de vos mains.

10. Notre-Seigneur ne se rendit pas dans le village de Lazare dès que celui-ci fut mort, car on aurait dit : ils ont conclu l'affaire entre eux deux. Il n'entra pas dans sa maison et ne quitta pas l'endroit où il était, pour que les Juifs ne pensent pas que tout cela était une machination, et qu'il s'était entendu avec les sœurs de Lazare. Il dit : « *Où l'avez-vous déposé ?* » Alors qu'il était loin, il connut sa mort, mais il ne savait pas où était son tombeau. Et il dit encore : « *Roulez la pierre* », pour que la porte du sépulcre fût comme un sceau, et que l'odeur attestât la mort, comme l'œuvre de Dieu. Il ne dit pas à ses disciples : « *Ôtez la pierre* », et lui qui dira à Lazare : « *Viens dehors* », il ne dit pas à la pierre : « *Roule-toi* », pour ne pas fournir aux pensées fourbes des Juifs un motif de calomnie ; mais il dit aux Juifs d'enlever la pierre, pour que leurs narines s'emplissent bien de l'odeur du mort et que leurs yeux le voient revivre.

Éphrem de Nisibe, Diatessaron, XVII, 3.-10.

Dans la présente lecture, notre Seigneur rend la vie à Lazare qui était mort, afin de rendre à la vie, en les retirant de la mort du péché, les Juifs au cœur : incroyant. De fait, beaucoup de Juifs crurent au Christ Seigneur à cause de Lazare : ils reconnurent dans sa résurrection la manifestation de la puissance du Fils de Dieu, commander à la mort par sa propre puissance n'étant pas le fait de la condition humaine, mais de la nature divine ... Si le Seigneur dit ici qu'il se réjouit de la mort de Lazare à cause de ses disciples, pourquoi rapporter ensuite qu'il a pleuré sur la mort de Lazare ? Remarquons le motif de sa joie et de ses larmes. Le Seigneur se réjouissait à cause des disciples ; il pleurait à cause des Juifs. Il se réjouissait à cause des disciples, parce que, par la résurrection de Lazare, il allait confirmer leur foi au Christ ; mais il pleurait à cause de l'incroyance des Juifs, parce que, même si Lazare ressuscitait, ils ne croiraient pas au Christ Seigneur. Peut-être aussi le Seigneur pleura-t-il pour effacer par ses larmes les péchés du monde. Si les larmes que versa Pierre, purent laver ses propres péchés, pourquoi ne pas croire que les péchés du monde ont été effacés par les larmes du Seigneur ? En effet, après que le Seigneur eut pleuré, nombreux furent les Juifs qui crurent. La manifestation de la tendresse du Seigneur vainquit partiellement l'incroyance des Juifs ; les larmes qu'il versait dans sa tendresse touchèrent leurs cœurs hostiles.

Chromace d'Aquilée, Sermon 27, 1.-2.

A quoi visent donc ces mots : « *N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ?* ». C'est que, pour montrer qu'il était le jour, il a choisi douze disciples. Si, dit-il, je suis le jour, et vous les heures,

les heures donnent-elles conseil au jour ? Ce sont les heures qui suivent le jour et non pas le jour les heures. Que les heures suivent donc le jour, que les heures prêchent le jour, que les heures reçoivent du jour la clarté, que les heures reçoivent du jour la lumière et que par la prédication des heures le monde croie au jour ... « *Celui qui marche dans le jour, ne bute pas* ». Suivez-moi, dit-il, si vous ne voulez pas buter ; ne me donnez pas de conseil. Eux en effet voulaient donner le conseil d'éviter la mort, au Seigneur qui était venu mourir pour leur éviter de mourir eux-mêmes.

Augustin, Traité sur Jean, 49, 8.

Les miracles de Jésus émeuvent tous ceux qui en entendent le récit avec foi, mais les uns d'une façon et les autres d'une autre. Certains en effet sont dans la stupeur à la vue de ses miracles sur les corps, mais ne voient rien au-dessus ; d'autres au contraire, entendant le récit des miracles opérés sur les corps, admirent plus encore qu'ils se renouvellent maintenant dans les âmes ... Que nul chrétien ne doute donc qu'aujourd'hui encore il y ait des morts qui ressuscitent. Mais si tout homme a des yeux pour voir les morts ressusciter, tous n'en ont pas pour voir ressusciter les hommes qui sont morts spirituellement : il faut pour cela être soi-même spirituellement ressuscité ... Ce n'est pas sans raison qu'il est fait mention, dans les évangiles, de trois morts que Jésus a ressuscités. Car Jésus, voulait que même dans ses actions matérielles on saisît le sens spirituels Il ne faisait pas des miracles uniquement pour faire des miracles : mais il les faisait, afin que, tout en excitant l'admiration de ceux qui les voyaient, ils fussent encore pleins de vérités pour ceux qui les comprendraient. Celui qui voit des caractères dans un livre parfaitement écrit, mais ne sait pas lire, loue l'habileté du copiste et admire la beauté des caractères, mais il ne sait ce que veulent dire, ce que signifient ces caractères ; abs yeux admirent, mais son esprit n'en apprend rien. Tel autre loue l'adresse du scribe, mais de plus saisit le sens : c'est celui-ci qui, non seulement est capable de voir ce que tous peuvent voir, mais encore sait lire, ce dont est incapable celui qui ne l'a pas appris. Ainsi ceux qui ont vu les miracles du Christ, et n'ont pas saisi leur signification et ce qu'ils suggéraient à ceux qui étaient capables de comprendre, n'ont fait qu'admirer le fait matériel ; d'autres ont admiré les faits et en ont saisi le sens. Tels nous devons être à l'école du Christ ...

Ces trois genres de morts – fille de Jaïre, fils de la veuve de Naïm, Lazare – sont 3 catégories de pécheurs que le Christ ressuscite encore de nos jours : cette fille de Jaïre déjà morte se trouvait dans la maison, et c'est là, à l'intérieur, quelle fut ressuscitée ; ce jeune homme par contre n'était déjà plus dans Maison, mais cependant non encore au tombeau, et c'est dans la rue que Jésus le ressuscite. Il lui restait à ressusciter en 3<sup>e</sup> lieu un mort au tombeau, et ce fut Lazare. Ainsi donc, il en est qui ont conçu le péché dans leur cœur, mais ne l'ont pas encore fait passer en acte. D'autres, après avoir consenti, vont jusqu'à l'acte; ils transportent pour ainsi dire le mort, qui était caché dans le secret de leur demeure, et le produisent dans la rue. Quant à ceux qui, faisant le mal ; se laissent enchaîner par de mauvaises habitudes, au point que l'habitude même du mal ne leur permet plus de voir que c'est le mal, ils se font les défenseurs de leurs mauvaises actions ; ceux qui sont ainsi écrasés sous le poids d'une mauvaise habitude, sont déjà comme ensevelis, bien plus, ils sont tellement ensevelis qu'on peut dire d'eux comme de Lazare : « *Il sent déjà* ». La lourde pierre placée sur le tombeau, c'est la force tyrannique de cette habitude qui accable l'âme, et ne lui permet ni de se lever, ni de respirer.

Écoutons donc ses enseignements, mes bien-aimés, afin que vivent ceux qui vivent, et que ceux qui sont morts recouvrent la vie. Si le péché a été conçu dans le cœur et ne s'est pas encore traduit en acte, qu'on se repente, qu'on réprime cette pensée, que le mort ressuscite dans la demeure de la conscience. Le dessein a-t-il été déjà réalisé ? Même alors il ne faut pas désespérer. Le mort n'est pas ressuscité dans la maison, qu'il ressuscite pendant qu'on l'emporte. Qu'il se repente de son acte, qu'il se hâte de revenir à la vie: qu'il ne descende pas dans les profondeurs du tombeau et ne se laisse pas recouvrir par la lourde pierre de l'habitude. Mais peut-être m'adressé-je à tel qui déjà est écrasé sous la lourde pierre de ses habitudes, déjà accablé sous le poids de l'accoutumance, qui, mort depuis déjà quatre jours, sent mauvais. Qu'il ne désespère pas non plus : le mort est dans la profondeur de son tombeau, mais le Christ est

grand. Il sait de sa voix puissante briser les fardeaux de la terre, il sait par lui-même rendre la vie au-dedans, en laissant à ses disciples le soin de délier. Que de tels morts fassent également pénitence.

Augustin, Sermons sur l'Écriture sainte, sermon 98.

Romains 8,9 : Cet esprit du Christ est en quelque sorte un titre à la possession divine. Mais, dites-moi, a-t-il vraiment l'esprit du Christ celui en qui la haine amoindrit le jugement, celui que gonfle l'orgueil, celui que la colère exaspère jusqu'à briser la cohésion de son raisonnement, celui que tourmente l'avarice, celui qu'énerve la luxure ? Or l'esprit du Christ, c'est celui qui fait aimer les ennemis comme les amis, qui fait dédaigner les biens terrestres et œuvrer pour ceux du ciel, qui fait réprimer la chair à cause de ses vices et retient l'esprit loin de toute concupiscence. Si donc vous voulez connaître le droit d'être possédés par Dieu, sachez apprécier la personne de celui qui vous possède ... Autrement dit, celui qui n'est pas mené par cet esprit, maintenant que Dieu habite en lui, n'aura aucune joie par la suite à contempler la splendeur divine.

Grégoire le Grand, Homélie sur Pâques, hom. 24, 6.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre ? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : « *Seigneur, venez, et voyez* » (v. 34) où l'on a déposé le corps du Lazare ; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle ; mais c'est nous, mortels misérables, qui refusons de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons, et voyons avec Jésus-Christ ; et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ! Ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées ; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare ; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge.

...

C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire : les uns en feront un dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, chrétiens, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer un[e] si grand[e] énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières ; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il y a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même, je parle de la nature sensible. Maintenant parler de caprice dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer contre sa sagesse. Mais d'où vient donc une si étrange disproportion ? Faut-il, chrétiens, que je vous le dise ? Et ces mesures mal assorties avec ces

fondements si magnifiques ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez ce grand édifice, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. Ô Dieu ! Quel est ce mélange ! J'ai peine à me reconnaître ; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le prophète : « *Est-ce là, disaient-ils, cette ville d'une beauté parfaite, joie de toute la terre ?* » (Lm 2,15). Est-ce là cette Jérusalem ? Est-ce là cette ville, est-ce là ce temple, l'honneur, la joie de toute la terre ? Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains ?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance ? Et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessin, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas ! Que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort, et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens ? Que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah ! Cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice ; c'est qu'il a dessein de le reformer suivant son premier modèle : « *à l'image de celui qui l'a créé* » (Col 3,10b).

Ô âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle ! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie : qui croit en lui, ne meurt pas (Cfr Jn 11,25-26) ; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire. -mais le corps est cependant sujet à la mort ! Ô âme, console-toi ! Si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devons regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une *chair de péché*, comme parle le saint apôtre (Rm 8,3). Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus, parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « *La chair et le sang ne peuvent posséder le règne de Dieu* » (1 Cor 15,50). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture ; ainsi cette chair toute dérégulée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché, etc.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau ? C'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare ; ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce



qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : « *et après il n'y aura plus de mort* » (Ap 21,4).

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort ? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite ? Mais écoute le divin apôtre : « *nous savons* », nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, « *que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui nous est préparée au ciel.* » (2 Cor 5,1). Ô conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins ! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions ; car que ferions-nous dans cette poudre [= poussière], dans ce tumulte, dans cet embarras ? Et lui-même nous offre son palais ; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

Jacques Bénigne Bossuet, Sermon sur la mort.  
Pour le vendredi de la IV<sup>ème</sup> semaine de Carême 1662.

## MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

### III<sup>e</sup> JOUR

Victoire et puissance de Jésus-Christ contre la mort dans la résurrection de Lazare. Jn 11,1-46.

Jésus approche de Jérusalem : il est déjà à Béthanie, bourgade qui en était à peine à six vingts pas [sic], à la racine de la montagne des Oliviers. Sa mort approche en même temps ; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable.

La première chose c'est la résurrection de Lazare. Il allait mourir, et il semblait que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais, après qu'il y aurait été assujetti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

Elle paraît ici dans tout ce qu'elle a de plus affreux : Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit : Jésus en pleure : dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes : il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité et comme condamnée à mort pour son péché : il est l'ami de tout le genre humain : il vient le rétablir : il commence par en pleurer le désastre : par en frémir : par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui lui paraît si horrible dans la mort, c'est principalement qu'elle est causée par le péché ; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne, où le mort était gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal : « *Celui, dit-on, qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût ?* » (v. 37). On ne dit pis : Ne le pourrait-il pas ressusciter ? C'est à quoi on ne songeait seulement pas : on croit que son pouvoir n'allait pas plus loin que de l'empêcher de mourir : mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exemples, on ne voulait ni s'en souvenir, ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort ; il n'y a qu'à pleurer son sort ; mais il n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, où tout est plein au contraire de consolation. Il n'y paraît que puissance contre la mort, et que victoire remportée sur elle.

Jésus dit : « *Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu* » (v. 4). Lazare en

mourut pourtant : mais le Sauveur voulait dire que la mort serait vaincue et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire.

Il poursuit : « *Lazare dort, mais je le vais réveiller* » (v. 22), appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort, et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort que de réveiller un endormi.

A mesure qu'il avance, il paraît de plus en plus le vainqueur de la mort. « *Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* » Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre ses mains.

« *Votre frère ressuscitera* (v. 23). Je le sais, dit Marthe, au dernier jour. » Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps : mais elle ne se juge pas digne de cette grâce.

Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra : celui qui vit et qui croit en moi, ne mourra point éternellement » (v. 25-26). Il ne mourra point pour jamais : la mort ne sera pour lui qu'un passage : il n'y demeurera pas : et il viendra à un état où il ne mourra jamais.

La foi de Marthe est grande. Les Juifs disaient de Jésus : « *Né pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas ?* » Celle-ci dit, non-seulement qu'il le pouvait faire, mais qu'il l'aurait fait, et qu'il pouvait encore le ressusciter s'il voulait. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père : « *Comme le Père, dit-il, a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi* » (Jn 10,26). Il a donc raison de nous dire qu'il est « *la résurrection et la vie* » (v. 25) ; et encore : « *Je suis la vie ;* » et encore : « *Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît* » (Jn 5,21). Il est une source de vie, il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait homme : « *Nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père, et qui nous est apparue* » pour se répandre sur nous, disait saint Jean (1 Jn 1,9).

Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance. Si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira.

« *Ôtez la pierre* » (v. 39), ouvrez le tombeau, enlevez la porte de cette éternelle prison. C'est sans doute pour en délivrer ceux qui y sont détenus.

« *Père, je sais que vous m'écoutez toujours* » (v. 39). Nous sommes donc délivrés, puisqu'un tel intercesseur parle pour nous.

« *Lazare, sortez, paraissez.* » Les prophètes avaient ressuscité quelques morts ; mais on n'avait point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que « *le temps de voit venir, et déjà il était venu*, disait le Sauveur, *que ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront recevront la vie* » (Jn 5,25). Ce qui se fait maintenant pour le seul Lazare, se fera un jour pour tous les hommes.

« *Lazare sortit à l'instant,* » quoique « *lié de bandelettes,* » à peu près comme un enfant dans le berceau, « *le visage enveloppé d'un linge* » (v. 44). Un homme vivant ne pourrait se remuer en cet état : cependant un mort se lève, et paraît : tant il y a d'efficace dans la parole du Sauveur.

Il importe de bien méditer toutes ces choses, afin de nous affermir contre la crainte de la mort, qui est si extrême dans les hommes, qu'elle est capable de leur faire perdre l'esprit, quand on leur annonce qu'il faut mourir, comme l'expérience le fait voir. On a grand besoin de se munir contre cette crainte : ce qui se fait principalement, en méditant les promesses de l'Évangile contre la mort, et s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne la sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance : mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est faible pourtant, si nous croyons bien que Jésus a vaincu la mort.

Il l'a encore vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisait que d'expirer et qui était encore dans son lit (Mt 9,18.25 ; Mc 5,35.40.42). Il l'a encore vaincue dans un jeune

homme qu'on portait en terre (Lc 7,12.14-15). Enfin il l'a vaincue dans le tombeau et au milieu de la pourriture en la personne de Lazare (Jn 11,41-44). Il restait qu'il empêchât même la corruption. Il avait vaincu la mort en des personnes qui étaient mortes naturellement : il fallait encore la vaincre lorsqu'elle serait venue par violence. Ceux à qui il avait rendu la vie, demeuraient mortels ; il restait qu'avec la mort, il vainquit même la mortalité. C'était en sa personne qu'il devait faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption, comme avait chanté le Psalmiste : « *Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption* » (Ps 15,10-11 ; Ac 2,27). Ce qui s'est fait dans le chef s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avait d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité était de pouvoir ne mourir pas : notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

#### IV<sup>e</sup> JOUR

Même sujet. Les trois morts ressuscités par Notre-Seigneur, figures des trois états du pécheur.  
Jn 11, 1 et suivants ; Mt 9, 18, 25 ; Mc 5,35.42 ; Lc 7,12, 15.

La vraie mort de l'homme c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme.

Dans les trois morts que le Sauveur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement en la personne de cette jeune fille ; dans son progrès en la personne de celui qu'on portait en terre ; dans sa consommation et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée en la personne de Lazare.

La corruption dans un mort de quatre jours, fait voir un homme qui croupit et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré, fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié, sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paraît plus de ressource : les gens de bien même n'espèrent plus rien : « *Maître, disait Marthe, il sent mauvais et il y a quatre jours qu'il est mort* » (v. 39). C'est ce qui cause dans Jésus ce frémissement réitéré par deux fois avec ces larmes amères ; ce qui signifie l'effort et comme le travail de l'Église pour enfanter de nouveau ce mort tout pourri. Le grand cri de Jésus montre encore la même chose : ressusciter un tel mort, c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.

Âme malheureuse, ne fais point pleurer Jésus, ne le fais point tant crier, ni tant frémir ; empêche-toi de tomber dans ce péché d'habitude. Mais si tu y es, ne perds pas toute espérance : il te reste une ressource infaillible dans les cris et dans les larmes de Jésus.

« *Déliez-le* » (v. 44), dit le Sauveur : ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré ; c'est le ministère des apôtres. Mais il faut auparavant que Jésus ait parlé, que le mort ait ouï sa voix, qu'il se soit déjà réveillé de son profond assoupissement, et qu'il commence à vivre en recevant l'inspiration qui l'appelle à la pénitence. Les apôtres peuvent alors user du pouvoir qui leur est donné de délier : mais si le pécheur n'a déjà reçu aucun principe de vie, en un mot, s'il n'est déjà sérieusement converti, c'est en vain qu'on le délierait : il est tout mort au-dedans, et les sacrements ne peuvent rien pour lui. Convertissez-vous donc, ô pécheurs, et vivez !

#### V<sup>e</sup> JOUR

Amitié de Jésus modèle de la nôtre. Excellente manière de prier.

Jn 11,1 et suivants.

Voilà les grands mystères de cet Évangile. Mais à ne rien regarder que l'histoire, elle est ravissante.

« *Lazare notre ami* », dit Jésus (v. 11). Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami ! « *Notre ami* » : Lazare aimait et lui et sa compagnie ; ses disciples avaient part à son amitié.

« *Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare* » (v. 5) qui était malade. Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens ; ce sont ses hôtes et ses amis.

Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables et qui exercent volontiers l'hospitalité : car en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons une Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soit des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours attentive à sa parole, et à « *la bonne part qui ne pouvait lui être ôtée* » (Lc 10,39.40.42). Voilà ceux que Jésus-Christ honorait d'une amitié particulière.

« *Celui que vous aimez est malade* » (v. 3). C'est ce que mandent à Jésus les sœurs de Lazare. Excellente manière de prier : sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi ; soyons persuadés que Jésus nous aime ; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes, prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

Souvent on dit à Jésus dans son Évangile : Venez, Seigneur, et guérissez ; imposez vos mains, touchez le malade. Ici on dit simplement : « *Celui que vous aimez est malade.* » Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de le prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière ! Pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

Marthe et Marie conservent toujours leur caractère : Marthe est toujours la plus empressée : elle parle plus, elle agit plus : Marie arrive : d'abord « elle tombe aux pieds de Jésus » (v. 32) ; elle ne dit qu'un mot : et c'est assez.

« *Le Maître vous demande* », lui disait Marthe (v. 28). Jésus était content de la foi de Marthe : mais pour achever d'être touché, il voulait voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie toujours attachée du fond de son cœur à sa parole.

« *Jésus pleura.* » (v. 35). Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible ? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus.

« *Voyez comment il l'aimait* » (v. 36). Soyez loué, ô Seigneur Jésus ! d'avoir bien voulu qu'on put remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter et d'aimer à votre exemple : les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. Mais réglez nos amitiés et soyez-en le modèle. Ne flattons point nos amis ; corrigeons-en, comme vous, les empressements inconsidérés : aimons dans nos amis le bon et le solide comme vous.

Ô Seigneur ! que je sois du nombre de ceux à qui vous dites : « *Vous êtes mes amis* » (Jn 15,15) ; et encore : « *Je vous dirai à vous qui êtes mes amis* » (Lc 12,4) : Ô bon et parfait ami, qui, pour exercer envers eux l'amour que vous avez dit vous-même être le plus grand de tous, avez donné votre vie pour eux : je ne veux d'ami que vous ou qu'en vous. Ô bon ami ! ressuscitez-moi ; je suis plus mort que Lazare.

« *Marthe appelle Marie en secret. Le Maître, dit-elle, vous demande* » (v. 28). Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret et ne le pas troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans et qui ne connaît que sa voix.

« *A l'instant Marie se lève et vient à Jésus* » (v. 29.31). Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. Les Juifs la voyant partir si vite, disaient : « *Elle va pleurer au tombeau* » : on connaissait son bon naturel et son cœur tendre : mais Jésus avait réglé ses

tendresses, dont le principal objet était sa parole.

« *Déliez-le, et laissez-le aller* » (v. 44). On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avait été, ni comment il se trouvait : toutes questions superflues. Dieu qui, dès le moment de sa mort, savait ce qu'il en voulait faire, avait tout réglé ; il savait par où nous devaient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savait tout et avait tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

Jacques Bénigne Bossuet, Méditations sur l'Évangile, 1695.  
Préparation à la dernière semaine du Sauveur, Jour III à V.

(On lira encore avec intérêt la méditation du VI<sup>e</sup> Jour, consacrée au signe de contradiction qu'est Jésus-Christ et à l'incrédulité des Juifs après la résurrection de Lazare.)

### Cinquième Dimanche de Carême Ez 37,12b-14 ; Rm 8,8-11 ; Jn 11,1-45

1. « *Je vais ouvrir vos tombeaux* ». Le temps du carême, à mesure qu'il se rapproche de la passion de Jésus, augmente immensément l'espérance des pécheurs qui font pénitence. Un homme serait-il même spirituellement mort par sa faute, le Dieu vivant est plus grand que la mort, sa puissance plus forte que toute décomposition terrestre. Dans l'Ancienne Alliance, cela n'est sans doute nulle part plus fortement affirmé que dans la première lecture, la vision d'Ézéchiël, où le prophète voit les os dispersés sur le sol se revêtir de chair et se lever en une puissante armée. « *Dieu* », dit la Sagesse, « *ne se réjouit pas de la perte des vivants, il a tout créé pour que tout subsiste* » (Sg 1,13 sq.). Israël s'est précipité lui-même dans la mort en se détournant du Dieu vivant, mais la vie de Dieu est la plus forte, elle peut rendre vie et force aux ossements morts.

2. Dans l'Ancienne Alliance, cela reste d'abord une prophétie pour l'avenir du peuple ; cela devient une *réalité* dépassant toute espérance *par la résurrection du Christ*. Maintenant, dans la deuxième lecture chrétienne, il s'agit de l'individu qui certes doit mourir, mais qui, en raison de la résurrection de Jésus et de son Esprit Saint qui habite en nous, a l'espérance certaine que Dieu, par cet Esprit, « *donnera aussi la vie à nos corps mortels* ». La condition, dit l'épître, est que nous ne nous laissions pas conduire par la chair, c'est-à-dire par ce qui est mondain et périssable, mais « *par l'Esprit de Dieu* » le Père, et « *du Christ* ». Alors, avec cet Esprit, vit déjà en nous le germe de la vie divine éternelle, et nous avons en main un « *gage* », en quelque sorte un billet d'entrée dans la vie de Dieu. Aucun pénitent chrétien, qui expie pour ses péchés, ne peut le faire dans la tristesse, mais dans la joie cachée d'aller au-devant de la vie.

3. *La résurrection de Lazare* est le dernier signe de Jésus avant sa passion, et elle devient aussi l'occasion immédiate de son arrestation (Jn 11,47-56). Celui qui va au-devant de la mort, veut auparavant voir la mort en face. C'est pourquoi il laisse expressément mourir Lazare, malgré les demandes de ses amis ; il veut se tenir devant le tombeau de son ami, fermé par une pierre, et pleurer « *bouleversé, consterné, irrité* » (quelle que soit la traduction choisie), à cause de la terrible puissance de ce « *dernier ennemi* » (1 Cor 15,26), qui ne peut être surmonté que du plus profond de l'intérieur. Sans ces larmes au tombeau, Jésus ne serait pas l'homme qu'il est. Ensuite tout se précipite : d'abord vient l'ordre d'écarter la pierre (en dépit des objections), ensuite la prière adressée au Père – car le Fils implore encore d'en haut tout miracle qu'il opère, jamais ce n'est de la magie, mais une force donnée –, puis l'ordre : « *Lazare, viens ici. Dehors !* » Sa puissance sur la mort est une partie de sa mission, qui pourtant ne sera un « *plein pouvoir* », même pour nous, que lorsque, exhalant le Saint-Esprit vers Dieu et vers l'Église, il mourra lui-même. Cette mort ne sera plus le destin des fils d'Adam, mais la révélation de l'abandon suprême de Dieu, dans le Christ, aux hommes. C'est seulement parce qu'il meurt de cette mort d'amour obéissant, qu'il peut se nommer lui-même « *la Résurrection et la Vie* », et dire de lui la parole dépassant la mort : « *Qui croit en moi, fût-il mort, vivra* ».

Hans Urs von Balthasar, Lumière sur la Parole,  
Commentaire des lectures dominicales, Année A,  
Culture et Vérité, 1989, p. 57-58.

Quand la douleur s'ouvre en abîme  
 Dieu seul est sûr de la combler  
 Il ne craint pas de la creuser  
 Il fait le vide et se dérobe  
 Le cœur de plus en plus béant  
 Tombe et tombe dans son néant  
 Cette chute interminable  
 Au noir de l'engourdissement  
 N'est que l'ombre d'un seul instant  
 Le temps juste que se prépare  
 Un intime détachement  
 Que se consomme la rupture  
 Entre la mort et la nature  
 Tant que le cœur tel un fruit mûr  
 Hésite entre pourrir vivant  
 Et mourir dans la main du Père  
 Dont il craint qu'elle ne l'enserme  
 Dont il espère  
 Qu'elle l'attend

Jésus tout homme et qui pâtit  
 Notre douleur en des replis  
 Où nous sommes à naître encore  
 Partage la triple agonie  
 dans la mort de son ami  
 Il apprend la sienne

Le deuil de Marthe et de Marie  
 Leur foi qui n'en peut plus de croire  
 Dans l'horrible odeur de Lazare  
 et l'amertume de ce cri  
 Si tu avais été ici  
 Le Christ ne peut que les vouloir  
 Puisque la fin en est la Vie  
 Mais Jésus tressaille en esprit  
 Sa chair se trouble  
 Son angoisse est toute d'ici  
 Quand le tombeau s'ouvre et découvre  
 Celui qui fut son ami.

Mon ami tu me vois mort  
 Les yeux livrés à ma vermine  
 Le corps grouillant et térébré  
 De pensée qui n'est plus pensée  
 O mon ami tu te souviens  
 Tellement mieux qu'aucun des miens  
 Comme je fus vivant et sain

Je ne suis plus rien pour personne  
 Même le vice m'abandonne  
 La mort m'est un immense ennui  
 Pour toi seul tout mort que je suis  
 Je suis tu et non il ou lui  
 A travers ma vie toute morte  
 Toi seul cries mon nom à voix forte

Une fois suffit.

P. Emmanuel, L'Évangélique, p. 143-148.

L'épisode est longuement détaillé par Jean. Car il est d'importance : ce miracle entraînera la mort de Jésus, et sa mort sera aussi sa glorification ; « *Il n'y a pas de plus grand Amour que de donner sa vie pour ses amis* ». Jésus, qui attendait impatiemment l'heure de « ferrer » sa prise, se réjouit d'une telle occasion ménagée par son Père (dont il sait pourtant les conséquences, horribles pour lui). Alors, Il crie de joie : « *Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Je savais bien que tu m'exauces toujours, mais c'est pour ces hommes qui m'entourent que je parle, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé* ». Cela dit, il cria d'une voix forte : « *Lazare ! Viens ici, dehors !* » Le mort sortit ... et Jésus entra dans sa Passion.

Édouard Stevens, Le chemin du retour.

On lira encore : Théodoret de Cyr ; Jean Chrysostome : homélies 62 à 64 sur Jean, etc.